

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

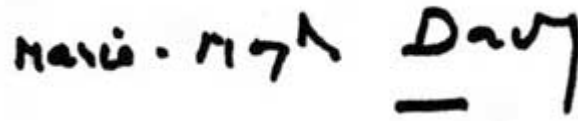
Lettre bimestrielle n°30 – janvier/février 2011

« Le temps qui vient du Seigneur ne naît pas du ciel étoilé »

Jacob Böhme



Tous droits réservés
2006-2011



ORIENT - OCCIDENT

Rien ne peut être plus fécond pour l'établissement d'une paix universelle que l'approfondissement mutuel des valeurs culturelles et spirituelles. Dans ce sens l'U.N.E.S.C.O., lors d'un Congrès tenu à New-Delhi en 1956, décida d'introduire dans son programme l'étude des cultures orientales et occidentales. Tout récemment à Bruxelles un important colloque *Orient-Occident* provoqua des dialogues¹ ; grâce à la revue *Synthèses* qui vient de les publier, il nous est permis de discerner l'extraordinaire qualité des propos qui y furent tenus.

Aujourd'hui les divers continents semblent rapprochés, il suffit de quelques heures pour les rejoindre. Les textes essentiels appartenant à la littérature sacrée et profane des diverses traditions sont traduits. Ainsi l'homme moderne se trouve mis en présence d'une éblouissante richesse qu'auparavant il ignorait. Certes, les sciences et les techniques ont leurs exigences, mais elles ne sauraient suffire à l'homme nouveau qui prend soudain une nouvelle conscience de lui-même et par conséquent d'autrui. L'homme change ; il est perpétuellement obligé de contempler l'univers et de pénétrer dans son intériorité avec un regard neuf. D'où la nécessité pour lui d'une continuelle mise au point. Ces expériences le contraignent à une constante correction de jugements et d'attitudes qu'il peut avoir cru définitifs mais qui doivent être toujours réajustés. Il existe une sorte de flux, de mouvement dynamique auquel l'homme doit faire face pour demeurer vivant. Qu'il se refuse à ce perpétuel devenir qui l'oblige à une attentive vigilance, le voici condamné au dépérissement, à une stagnation mortelle.

Le merveilleux héritage venu d'Orient risque de provoquer chez l'occidental des attitudes différentes. Il est indéniable que les progrès scientifiques gigantesques réalisés en Occident laissent l'homme sur sa faim. Il s'aperçoit par son désarroi, son angoisse et

¹ [Colloque Orient-Occident, Bruxelles, 1958].

aussi par la présence en lui de richesses insoupçonnées mais endormies qu'il peut subir une transformation aussi décisive qu'un passage des ténèbres à la lumière. Ce n'est pas seulement la nature qu'il modèle mais lui-même ; il se recrée dans la totalité de son être. À cet égard la sagesse et les techniques spirituelles de l'Inde, les traditions de l'Iran, de la Chine, du Japon apparaissent précieuses et peuvent s'imposer avec rigueur.

Par contre, il ne faudrait point – et d'une certaine manière on pourrait le craindre actuellement – qu'un engouement, disons même un snobisme, risque de galvauder ou de minimiser un apport inestimable. La curiosité vaine jette dans l'inauthentique, dans ce sens elle devient aussi futile qu'un bavardage. L'homme qui s'abandonne à la curiosité manque ses responsabilités et loin d'affirmer son existence, il plonge dans les zones de l'extériorité et s'y débat avant d'être enseveli. Ainsi la conscience curieuse saute d'une apparence à l'autre, elle veut du nouveau pour le nouveau.

Nous insistons sur cet aspect en raison du risque d'inauthenticité qu'une telle attitude présente. Il nous faut bien reconnaître aujourd'hui l'étendue d'une tragique carence qui n'est pas née d'un refus du rationalisme – ce qui serait fort louable – mais d'une *impuissance*, dans l'ordre de la création et de l'ordonnance, ou encore d'un goût pour les mille facettes d'un occultisme souvent douteux et à la recherche de prétendus pouvoirs. Enfin, il convient d'évoquer l'ignorance à propos d'un héritage que nous avons dans les mains et dont nous méconnaissons la présence. Cet héritage embrasse les valeurs culturelles et religieuses. Ainsi la plupart des juifs oublie la richesse de leur patrimoine, il en est de même de la majorité des chrétiens. Certains découvrent dans la pensée hindoue un art de méditer qu'ils auraient pu rencontrer dans les textes des Pères grecs ; il est vrai que peu de chrétiens lisent la *Philocalie*. C'est toujours l'histoire du chercheur de trésor qui fait le tour du monde, oubliant que son propre jardin pourrait le receler ou de l'homme qui se rend dans une salle de gymnaste pour faire quelques mouvements et qui dans sa chambre aurait la paresse d'exécuter le moindre exercice. Certaines plantes ont besoin de leur propre terrain pour éclore et s'épanouir. De même chaque homme est lié par ses racines à sa propre terre ; il est des individus qu'une transplantation rend bancal ; du moins elle semble affirmer définitivement leur infirmité. Le choc nécessaire pour changer de plan d'existence est moins lié à la nouveauté qu'à la puissance de renouvellement du regard.

Dans la nouvelle civilisation qui s'ébauche, les rencontres et les échanges s'imposent : grâce aux dialogues, les malentendus cessent, les antinomies s'évanouissent. Mais il importe que chacun reste conscient de ce qu'il est, connaisse son propre langage, sinon il entre dans le cirque et devient singe ou perroquet, mais s'il en revêt le pelage ou le plumage, il n'en prend pas la voix.

L'important réside uniquement dans l'éveil de la conscience. Or l'étude du monde extérieur ne peut conduire qu'à l'ignorance, disait un sage indien. Ce n'est point en abordant par l'extérieur les valeurs spirituelles et religieuses que l'homme peut en reconnaître l'authenticité, mais bien plutôt en s'éveillant à leur réalité. Cette ultime expérience lui fera comprendre que les seules oppositions qui séparent les hommes ne dépendent ni des races ni des religions mais de leur puissance d'éveil, c'est-à-dire de vie, ou de sommeil, c'est-à-dire de mort. Le soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, et l'homme solaire, fils de la lumière, accomplit son destin suivant son propre lieu.

- DOCUMENTS D'OCCIDENT

RUSBROCK

L'ADMIRABLE

LES AMIS SECRETS ET LES ENFANTS MYSTÉRIEUX

Il y a une différence intérieure et inconnue entre les amis secrets de Dieu et ses enfants mystérieux. Les uns et les autres se tiennent droits en sa présence. Mais les amis possèdent leurs vertus, même les plus intérieures, avec une certaine propriété, imparfaite de sa nature. Ils choisissent et embrassent leur mode d'adhésion à Dieu, comme l'objet le plus élevé de leur puissance et de leur désir : or leur propriété est un mur qui les empêche de pénétrer dans la nudité sacrée, la nudité sans images. Ils sont couverts de portraits qui représentent leurs personnes et leurs actions, et ces tableaux se placent entre leur âme et Dieu. Bien qu'ils

sentent l'union divine, dans l'effusion de leur amour, ils ont néanmoins, au fond d'eux-mêmes, l'impression d'un obstacle et d'une distance. Ils n'ont ni la notion ni l'amour du transport simple : la nudité, ignorante de sa manière d'être, est une étrangère pour eux. Aussi leur vie intérieure, même à ses moments les plus hauts, est enchaînée par la raison et par la mesure humaine. Ils connaissent et distinguent fort bien les puissances intellectuelles, soit ; mais la contemplation simple, penchée sur la lumière divine, est un secret pour eux. Ils se dressent vers Dieu dans l'ardeur de leur amour ; mais cette propriété, imparfaite de sa nature, les empêche de brûler dans le feu. Résolus à servir Dieu et à l'aimer toujours, ils n'ont pas encore le désir de la mort sublime, qui est la vie déiforme. Ils font peu de cas des actes extérieurs et de cette paix mystérieuse qui réside dans l'activité. Ils gardent tout leur amour pour les consolations intérieures et pour d'imparfaites douceurs ; c'est pourquoi ils s'arrêtent en route, se reposent avant la mort mystérieuse, et manquent la couronne que pose l'amour nu sur la tête du vainqueur².

Ils jouissent bien d'une certaine union divine, ils s'exercent, ils se cultivent, ils connaissent leur état distinctement, dans leurs voies intérieures, ils aiment les chemins qui montent.

Mais ils ignorent l'ignorance sublime du transport qui ne se connaît plus, et les magnificences de ce vagabondage enfermé dans l'amour superessentiel, délivré de commencement, et de fin, et de mesure.

Ah ! la distance est grande entre l'ami secret et l'enfant mystérieux. Le premier fait des ascensions vives, amoureuses, et mesurées. Mais le second s'en va mourir plus haut, dans la simplicité qui ne se connaît pas. Il est absolument nécessaire de garder l'amour intérieur et l'activité extérieure ; ainsi nous attendrons avec joie le jugement de Dieu et l'avènement de Jésus-Christ. Mais si, dans l'exercice même de notre activité, nous mourons à nous-mêmes et à toute propriété, alors, transportés au-dessus de tout, par le sublime excès de l'esprit vide et nu, nous sentirons en nous avec certitude la perfection des enfants de Dieu, et l'esprit nous touchera sans intermédiaire, car nous serons dans la nudité.

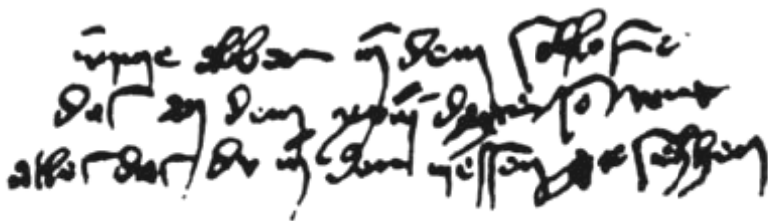
² [Si l'on se réfère au *Livre des neuf rochers* de Rulman Merswin, le « vainqueur » selon Ruysbroeck serait l'ami de Dieu parvenu au terme de son ascension, et admis à regarder dans l'Origine. Les habitants du neuvième rocher (l'Oberland) peuvent, par conséquent, être assimilés aux « enfants mystérieux ». Cf. *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n° 27.]

**POSSESSION DE DIEU
AU-DESSUS DES IMAGES**

Or cette rencontre, cette unité que l'esprit d'amour poursuit et possède en Dieu sans intermédiaire dans le saisissement de l'essence, excède et dépasse toute intelligence, à moins que l'intelligence, sortant d'elle-même, n'ait suivi la lumière aux lieux où tout est simple. La jouissance de l'unité nous transporte dans la paix au-dessus de nous-même et de toutes choses. De cette source coulent tous les biens, naturels et surnaturels ; mais l'esprit d'amour se repose au-dessus des biens, dans leur source. C'est un désert où il n'y a que Dieu, Dieu et l'esprit unis ensemble. Dans cette unité nous sommes reçus par le Saint-Esprit, et nous recevons le Saint-Esprit, et avec lui le Père et le Fils, car la Divinité est incapable de division. Or l'esprit avide de jouissance, qui tend au repos en Dieu au-dessus des images, obtient et possède au-dessus de la nature, dans l'existence essentielle, tout ce qu'il a jadis obtenu et possédé naturellement.

Ceci est l'expérience commune des saints. Mais ils passent leur vie sans apprécier et pénétrer la nature de leur bonheur, s'ils n'ont trouvé au fond d'eux-mêmes la délivrance des créatures et l'illumination de l'esprit. Au moment même de sa conversion, l'homme est saisi par la main de Dieu, dans la pointe de son esprit, pour être transporté dans la paix éternelle. Recevant la grâce, il reçoit une certaine ressemblance divine dans le fond le plus intime de ses puissances ; tel est le principe de toutes ses grandeurs futures. Or cette ressemblance, qui sauvegarde la paix de l'unité, ne peut lui être ravie que par le péché mortel.

**DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DES AMIS DE DIEU**



(*Livre épistolaire, f° 9^a, l. 13, 14, 15.*)

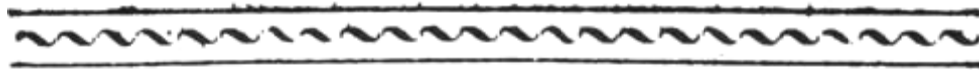
Fac-simile de l'autographe du traité IV

Le témoignage le plus précieux que nous possédions sur la patrie de l'Ami de Dieu est sans contredit la langue qu'il a parlée. Elle nous a été conservée dans le traité IV, le seul qui soit parvenu jusqu'à nous dans l'autographe de l'auteur. Cette langue se distingue du moyen haut-allemand ordinaire par le changement à peu près constant de la voyelle *e* en *a* dans les syllabes brèves à la fin des mots, ce qui lui donne un caractère de sonorité remarquable. Les autres particularités de cette langue se retrouvent également, quoique moins souvent, dans les traités autographes de Rulman Merswin, et ne peuvent servir par conséquent à fixer notre jugement dans cette question. Ce qui rend notre recherche particulièrement difficile, c'est que nous sommes en présence d'un dialecte populaire dont il ne reste plus d'autre monument que l'autographe même de l'Ami de Dieu, de même que les autographes de Rulman Merswin sont les seuls monuments du vrai patois populaire de l'Alsace au quatorzième siècle. A cette époque, en effet, il s'était déjà formé une sorte de langue littéraire, une « langue savante » comme on l'appelait, dont se servaient les écrivains et les gens de loi, avec plus ou moins de fidélité sans doute, suivant leur degré de culture, et qui tendait à généraliser dans l'Allemagne supérieure l'emploi d'une orthographe moins capricieuse et de formes grammaticales plus correctes que ne l'étaient celles des différents patois en usage dans cette contrée. Que l'on compare, par exemple, au point de vue du langage le *Livre des neuf roches* et les chroniques d'un Closener et d'un Kœnigshoven, contemporains et compatriotes tous deux de Rulman Merswin, et l'on constatera facilement la différence que nous signalons ici entre le dialecte populaire et la langue littéraire. L'Ami de Dieu connaissait le dialecte usité en Alsace ; il savait combien cette langue différait de la sienne : aussi, lorsque le 29 janvier 1369³ il envoya le traité XIII aux frères de l'Ile-Verte, s'efforça-t-il d'en faire disparaître les formes distinctives de son langage et de les remplacer par celles de la langue de ses futurs lecteurs. Lorsqu'en 1377 il composa à leur intention le traité IV, il s'imposa le même travail ; mais la hâte avec laquelle il écrivait lui fit souvent oublier sa résolution de n'employer que les formes grammaticales du dialecte d'Alsace : ainsi s'explique le caractère assez bizarre de la langue de ce traité dans lequel les formes usuelles du moyen-haut-allemand alternent avec les désinences en *a* qui ne se retrouvent nulle part dans le moyen-haut-allemand ordinaire, et qui constituent l'originalité de la langue de l'Ami de Dieu. Comme la littérature allemande du quatorzième

³ La lettre 2 a été écrite le lundi avant la fête de la Purification de Marie (2 février), qui tombe en 1369 sur un vendredi, c'est-à-dire le 29 janvier.

siècle ne possède à notre savoir aucun écrit dans lequel cette même particularité se retrouve et qui puisse servir à déterminer la patrie de l'auteur du traité IV, c'est aux recueils de chartes publiés dans les différentes villes de l'Allemagne supérieure qu'il faut demander la solution de ce problème linguistique. Il eût été bien étonnant en effet que les notaires publics, qui rédigeaient les chartes dans la « langue savante » usitée dans les chancelleries, n'eussent point par inadvertance admis parfois dans leur texte quelque terme emprunté au patois du pays où ils vivaient. Nos recherches ont eu pour résultat de nous faire rencontrer des traces certaines du dialecte de l'Ami de Dieu dans les documents de la Thurgovie et de la vallée supérieure du Rhin depuis les environs de Saint-Gall jusqu'à Coire. Ces traces disparaissent dès qu'on s'éloigne de cette ligne, tant vers l'orient que vers l'occident. L'« Oberland », la patrie de l'Ami de Dieu, se trouve limité de la sorte à la vallée de la Thur et à la partie la plus élevée de la vallée du Rhin.

Auguste Jundt



DE LA TRIPLE VIE

DE L'HOMME,

SELON LE MYSTÈRE DES TROIS PRINCIPES
DE LA MANIFESTATION DIVINE.



CHAPITRE PREMIER⁴

11. Ainsi concevez-nous de cette manière. Quoique l'âme soit emprisonnée par les étoiles et par l'esprit élémentaire, de façon que leur travail agisse dans l'âme, cependant l'âme a une autre nourriture et vit dans un autre principe, et est aussi d'une autre essence ; car

⁴ Traduction de Louis-Claude de Saint Martin.

ses essences ne tiennent point de la constellation, mais elles tirent leur origine et leur réunion corporelle de l'éternel lien, de l'éternelle nature, qui est de Dieu le père, avant la lumière de son amour, où il entre dans lui-même et fait lui-même le second principe dans son amour, d'où il engendre toujours, et d'éternité en éternité, sa parole éternelle et son cœur. Car là, le saint nom de Dieu se produit lui-même sans cesse, et contient sa nature divine en soi-même comme un esprit dans le second principe, et ne demeure en rien, mais seulement et purement en lui-même.

12. Car quoique le lien de l'éternelle nature soit en lui, cependant le divin esprit n'est point assujéti à ce lien, puisque c'est l'esprit qui enflamme ce lien de la nature, afin qu'elle soit éclairée et mue par la puissance, de la lumière dans l'amour et dans la vie de la parole du cœur de Dieu, de manière qu'elle soit une sainte joie et un paradis de l'esprit, qui est appelé Dieu.

13. De même aussi l'âme humaine est-elle à part du lien de l'éternelle origine, tout en y demeurant éternellement, et elle désire en soi-même de pénétrer jusqu'à Dieu dans le second principe, et de se rassasier de la puissance de Dieu.

14. Mais puisqu'avec tout son être, avec ses propres essences, elle ne peut pas plus entrer dans la lumière et la puissance de Dieu, que l'éternelle nature ne peut pénétrer dans la lumière de Dieu, de manière à se saisir de la lumière en propriété et en puissance propre ; mais que la lumière brille hors de l'amour dans son propre principe, dans l'éternelle nature, de façon qu'ainsi la lumière demeure un maître de l'éternelle nature, puisque l'éternelle nature ne peut la saisir, mais se réjouit dans la lumière et produit au dehors ses merveilles dans la puissance et l'intelligence de la lumière, où alors elles sont mises en manifestation.

15. De même aussi l'âme de l'homme ne peut, avec ses essences, pénétrer dans la lumière de Dieu pour la dominer ; mais elle doit en elle-même, comme dans un second principe, pénétrer en Dieu dans son amour. Car tu dois ici entendre une seconde nouvelle naissance dans l'âme, en ce qu'elle ne doit pas seulement sortir hors de la vie astrale et élémentaire, mais aussi hors de la source de sa propre vie, et puiser sa volonté dans l'amour de Dieu si elle y veut être ; et cette volonté puisée est reçue de Dieu, et Dieu demeure dans cette volonté. Ainsi la lumière et la vie divine viennent dans l'âme, et elle est enfant de Dieu ; car elle demeure dans sa source et dans sa vie, comme Dieu lui-même demeure dans la source de l'éternelle nature.

16. Ici maintenant nous concevons que hors de la lumière de Dieu, (ou) du second principe, il y a dans l'éternelle nature une source angoisseuse. Car le lien de la vie existe dans le feu ; mais si ce même feu est imprégné et enveloppé par le saint amour divin, la vie en soi-même se porte dans un autre principe, car un autre principe lui est ouvert dans lequel elle vit, et le *vivre* est en Dieu, de même que Dieu demeure en soi-même, et est cependant véritablement tout, tout étant venu de sa nature. Mais tu ne dois pas entendre que tout vienne de l'éternelle nature (seulement les âmes et les esprits angéliques) ; mais de sa volonté créée qui a un commencement, c'est-à-dire de l'externe ; c'est ce qui fait que tous les êtres de ce monde sont périssables.

17. Et nous trouvons ici au-dedans de notre âme, la grande et terrible chute de nos premiers parents, ce qui fait qu'elle est entrée dans l'esprit de ce monde dans une demeure étrangère, et a abandonné la lumière divine dans laquelle elle était un ange et un enfant de Dieu ; c'est pour cela qu'elle doit repasser hors de l'esprit des étoiles et des éléments dans une nouvelle naissance dans la vie de Dieu.

18. Mais comme cela n'était pas possible à l'âme, la vie divine est venue de l'amour et de la grâce vers nous dans la chair, et a pris de nouveau en soi notre âme humaine dans la vie divine et dans la puissance de la lumière, afin que nous puissions, en une nouvelle naissance, pénétrer jusqu'à Dieu dans cette même vie (divine).

19. Car de même qu'avec l'âme d'Adam , nous sommes passés tous hors de la vie divine, et que nous avons tous engendré et hérité le mauvais suc de l'âme de nos parents comme d'une fontaine ; de même la vie de Dieu en Christ nous a engendrés de nouveau, de façon que dans la vie du Christ nous pouvons de nouveau entrer dans la vie de Dieu.

20. Ainsi maintenant il arrive que notre âme est dans le lien de l'éternel original, infectée par l'esprit de ce monde, et emprisonnée par la colère de l'original dans la vie de l'éternel feu ou de l'éternelle nature. C'est pour cela que nous devons tous, chacun pour son propre compte, nous introduire avec notre amie dans la vie du Christ vers Dieu, dans la nouvelle naissance, dans la vie et l'esprit du Christ. Et ici il n'y a rien à retirer de l'hypocrisie de la sainteté extérieure, ni des propres œuvres méritoires ; car la pauvre âme ne peut être soulagée, à moins que dans soi-même ou dans une volonté nouvellement créée, elle n'entre par une ferme résolution dans la vie

du Christ. Là elle est reçue par Dieu et ses enfants dans le second principe avec de grands honneurs, on lui donne le noble et cher trésor, ou la lumière de la vie éternelle qui éclaire la source du feu de l'âme dans le premier principe, où elle existe éternellement avec ses essences substantielles ; son angoisse se change en amour, et son élèvement et son enflammement, qui sont la vraie propriété du feu, devient une humble et aimable joie dans de douces délices.

21. Et ainsi l'âme est la joie dans la vie divine ; ce que je pourrais comparer à une lumière allumée, lorsque le lumignon de la chandelle brûle et répand un doux éclat ; dans cet éclat il n'y a aucun bouillonnement, mais une claire joie ; et cependant le lumignon enflammé continue de brûler. Toutefois tu dois concevoir ceci comme n'y ayant aucune peine, dans le lumignon brûlant, mais une cause de l'éclat de la vie, puisqu'on ne peut comparer aucun feu au feu divin ; car la nature divine d'où s'enflamme le feu de la vie divine est imprégnée de l'amour de Dieu, de façon que la lumière divine fait en soi un second principe dans lequel aucune nature n'est apercevante, car il est la fin de la nature.

22. C'est pourquoi l'âme dans ses propres essences ne peut saisir la lumière de Dieu pour s'en emparer, car l'âme est un feu dans l'éternelle nature, et n'atteint point la fin de la nature. Car elle demeure dans la nature comme une créature produite de l'éternelle nature ; et là cependant il n'y a aucune compréhensibilité, mais un esprit en une forme septenaire ; quoique néanmoins dans *l'original* il n'y ait pas sept formes de connues, mais seulement quatre, lesquelles soutiennent l'éternel lien, et sont la source en angoisse en quoi consiste ce qui est éternel. Et delà sont engendrées toutes les autres formes, en quoi consiste Dieu et le royaume des cieux ; et dans les quatre formes est l'angoisse et la peine si elles sont seules et nues, et là nous entendons le feu infernal et la colère éternelle de Dieu.

[À suivre]

Jacob Böfme

Or, parce que vous avez désiré lire mon œuvre, qu'il en soit ainsi ! Je vous prierai seulement de me la renvoyer, car je veux la conserver comme mémorial. Je suis assuré de ceci : si votre noble cœur veut rendre honneur à Dieu, s'il veut lire avec attention, prendre ce chemin à cœur et s'il éprouve le désir de le connaître, Dieu vous ouvrira la porte de son amour dans le Mystère, il vous ceindra la belle couronne de sa Sagesse, plus noble que le ciel créé et le monde.

Elle contient en effet la noble pierre, la pierre philosophale, le fondement de toute intimité. La pierre est la garniture de cette couronne. Celle-ci habille l'âme comme un habit, comme un corps nouveau dans le règne de Dieu. Dans ce corps, elle est un enfant de Dieu, avec ce corps, elle peut traverser saine et sauve le feu de la colère divine, surmonter le diable, la mort et le monde, régner sur les astres et sur la vie extérieure, ce qui, autrement, n'est pas possible à l'entendement.

Elle confère en effet la connaissance d'une chose qu'aucun art ne peut sonder. Sa vue pénètre le ciel et la terre. Elle prend sans avoir semé. Elle ne demande pas : « Est-ce vrai ? », car elle a en elle-même le signe de la vérité et de la justice, toutes les vertus cachées dans l'espérance, sans nulle crainte de la colère de Dieu. Mais elle donne une espérance fort joyeuse, assurant l'âme et la confirmant enfant de Dieu.

Cette couronne est une Vierge, une discipline et un ornement de Dieu, une joie de la vie, qui réjouit l'être intérieur dans l'affliction et qui accompagne l'homme dans la mort. Mais le mourir, elle l'ignore, elle qui vit de l'éternité. Elle est un guide des cieux et une joie des anges. Son goût est plus précieux et plus aimable que toutes les joies de ce monde. Qui une fois l'obtient, la juge supérieure à tous les biens de ce monde. Seule la divinité lui est semblable.

Cependant, elle est cachée dans un obscur vallon. Ce vallon, le monde ne le connaît pas et le diable file au-dessus-d'elle, telle une tempête, la recouvrant au point de souvent la cacher à l'entendement. Le temps venu cependant, elle verdoie de nouveau, tel un beau lys aux fruits multiples. Elle croît dans l'affliction, elle sème dans les larmes pour récolter dans la liesse. Méprisée par l'entendement, elle est, pour celui qui l'obtient, le meilleur des trésors.

Celui qui ceint cette couronne, c'est celui qui la cherche avec sérieux, qui se donne à elle, qui se refuse dans sa chair et dans son sang à l'entendement. Tel est l'enseignement de mes écrits. L'auteur en a lui-même reconnu le contenu. En eux, ni main ni esprit étrangers : je n'écris pas pour ma propre gloire, qui est Dieu, mais

pour diriger les enfants de Dieu, pour qu'ils sachent la récompense que donnent à Dieu ceux qui lui font confiance et qui ne prêtent pas attention aux railleries⁵.

SAINT-MARTIN

LE

PHILOSOPHE INCONNU

Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg
1788-1791

Si Saint-Martin se rendit à Strasbourg pour y étudier le mysticisme allemand, et en particulier les écrits de Bœhme, traduits en anglais par son ami Law, il n'y pouvait mieux s'adresser qu'à Rodolphe Salzman. Issu d'une de ces anciennes familles de sa ville dont la plus haute ambition était de figurer dans le ministère évangélique, dans une chaire de l'université ou sur la chaise curule d'un *Quinze* ou d'un *Treize*, le jeune théosophe, après de solides études de droit et d'histoire, avait habité l'Allemagne et fréquenté la plus savante de ses écoles, celle de Gœttingue, avec son élève, le baron de Stein, depuis le célèbre ministre de Prusse. Jouissant d'une fortune indépendante et partageant ses loisirs entre des travaux de religion et de politique, il dirigeait, quand Saint-Martin le rechercha, un journal et écrivait des volumes de haute piété, c'est-à-dire de mysticisme et de théosophie. Il publiait beaucoup sans jamais mettre son nom à aucun de ses ouvrages. Une correspondance assez étendue, mais très-intime, avec les mystiques de Lyon, de Genève, de la Suisse allemande et de l'Allemagne en général, le mettait d'autant mieux au courant, qu'il dirigeait lui-même « la librairie académique. »

Toutes ces études lui avaient donné une entière familiarité,

⁵ Extrait de la dixième épître de Jacob Bœhme au sieur Abraham von Sommerfeld et Falckenheim, 1620.

d'une part avec les textes sacrés, d'autre part avec ceux de Jane Leade, de Pordage, de Law, de Swedenborg et de Jacques [sic] Bœhme⁶. Il possédait surtout les interprètes des écrits apocalyptiques et il affectionnait particulièrement les questions qui jouent un rôle si considérable dans ces textes. Rien n'allait mieux à Saint-Martin. La scrupuleuse exactitude de l'érudition germanique ne l'effarouchait pas. Grandes furent un instant les sympathies des deux théosophes. Mais il y avait des divergences sur des questions essentielles, soit de théorie, soit de pratique, et même sur le principe très-mystique de la fuite du monde, fuite que Saint-Martin, homme du monde, voulait tempérée, et que Salzman, homme de cabinet, voulait absolue ; fuite que le premier aimait plus en théorie, le second plus en pratique. D'un autre côté, Salzman voulait contenir le mysticisme dans ces limites évangéliques où se mouvait l'âme à la fois tendre et ambitieuse de Fénelon, un peu entraînée par les extases de madame Guyon ; Saint-Martin, au contraire, ne goûtait pas madame Guyon, parlait peu ou point de Fénelon, et ajoutait volontiers à la portée légitime des saintes Écritures les traditions occultes de son ancien maître, dom Martinez. Enfin, Salzman, tout en tenant beaucoup à l'existence du monde spirituel et à la science de nos rapports avec lui, rejetait absolument la théurgie, dans ses opérations comme dans ses principes. Saint-Martin, au contraire, blâmant les opérations, professait les principes de l'art. D'ailleurs, la piété sincère et les sérieuses aspirations qui devaient rapprocher les deux théosophes ne les unirent pas. La stoïque austérité de l'un, si adoucie qu'elle fût dans ses formes et dans son langage, contrastait trop avec l'humble et gracieuse tenue d'âme de l'autre, pour que leurs rapports prissent les caractères de l'intimité et les conditions de la permanence. Au moment de la séparation, ce fût, non pas à Salzman que Saint-Martin donna son portrait, mais à madame Salzman, femme d'un grand caractère, d'une rare prudence et plus sceptique que croyante, mais pleine d'admiration pour la séduisante humilité du mystique. Après leur séparation ils n'échangèrent plus que quelques lettres. A la correspondance de Salzman Saint-Martin préféra celle du baron de Liebisdorf, qui sympathisait avec ses principes théurgiques et l'aidait dans ses traductions de Bœhme ; à la correspondance de Saint-Martin, Salzman préféra celle du conseiller Young-Stillings, qui sympathisait avec ses doctrines millénaires et l'assistait dans ses études pneumatologiques.

[À suivre]

⁶ [Cf. Serge Hutin, *Les disciples anglais de Jacob Boehme*, « La Tour Saint Jacques », Denoël, 1960.]

• DOCUMENTS D'ORIENT

LES ANIMAUX⁷

CHAPITRE III. – *Sur les formes diverses des animaux.*

« Lorsque Dieu créa les hommes, continua l'animal orateur, ils étaient tout à fait nus : ils n'avaient rien sur leur corps pour les couvrir du froid ou les garantir de la chaleur. Ils mangeaient les fruits des bois et se couvraient le corps avec des feuilles d'arbre. C'est ainsi que leur stature est droite et allongée, afin qu'ils puissent cueillir les fruits des arbres et en prendre facilement les feuilles pour en faire usage. Notre nourriture, au contraire, c'est l'herbe, et c'est pour cela que notre corps est courbé, afin de paître aisément et de n'éprouver aucune difficulté à ce sujet. »

« Mais que répondez-vous, dit le roi, au texte du Coran : « Nous avons donné à l'homme une belle forme ? » – Sire, répliqua l'animal, outre le sens extérieur, la parole divine comporte beaucoup d'autres explications que personne ne connaît, hors les savants. C'est donc à eux qu'il faut les demander. » Alors, d'après l'ordre du roi, un sage érudit expliqua ainsi la signification du verset cité : « Ce fut un beau jour que celui où Dieu créa Adam : les étoiles brillaient dans leur sphère élevée et exerçaient une heureuse influence sur les éléments : aussi les formes de l'homme furent-elles admirables, sa taille droite, ses pieds et ses mains bien façonnés. » Il est dit aussi dans un autre verset : « Dieu a donné à l'homme un corps bien ajusté. »

« Les belles proportions, dit le roi, et la convenance des membres ne sont-elles pas suffisantes pour témoigner de l'excellence de l'homme ? – Mais notre condition, répondirent les animaux, est pareille. Dieu nous a aussi accordé des membres bien proportionnés et convenables à leurs fonctions. Ainsi, sous ce rapport, nous sommes égaux. – Quelle est donc, dit l'homme, la proportion des membres dont vous parlez ? vos figures sont très-laidies, votre taille sans élégance, les pattes de devant et de derrière mal tournées. Par exemple, le chameau a un gros corps, un long cou et une petite queue ; l'éléphant est énorme et lourd, il a deux grandes dents qui sortent de sa bouche, ses oreilles sont larges et lisses, mais ses yeux sont très-petits ; le bœuf et le buffle ont une grande queue, d'épaisses cornes, et n'ont pas de dents en haut ; la brebis a de lourdes cornes et le dos large ; la chèvre a une grande

⁷ Garcin de Tassy, extrait de l'ouvrage arabe intitulé : *Cadeau des frères de la Pureté* (*Tuhfat ikwân issafâ*)

barbe et pas de dos ; le lièvre est court de taille et pourvu de longues oreilles. Il y a aussi beaucoup d'animaux carnassiers et herbivores et bien des oiseaux dont la forme est irrégulière, et dont les membres ne s'harmonisent pas entre eux. »

Un des animaux présents dit alors, en entendant ce discours : « Tu ne conçois rien aux œuvres du Créateur. Nous sommes ses créatures aussi bien que tes hommes ; et il a aussi donné à nos membres les qualités et les formes convenables. Y trouver des défauts, c'est en trouver au Créateur lui-même. Ne sais-tu donc pas que Dieu, dans sa sagesse, a tout créé pour une utilité quelconque. Personne ne connaît son secret, si ce n'est lui et les savants. »

« Si tu es, répartit l'homme, docteur chez les animaux, indique-moi quel avantage il y a à ce que le chameau ait un aussi long cou. – C'est, dit l'animal, parce que ses jambes sont longues : or, si son cou était court, il lui serait difficile de brouter l'herbe. C'est donc pour cela que Dieu lui a donné un long cou. Il s'en sert en outre pour s'aider à se relever lorsqu'il est couché, et pour atteindre de ses lèvres toutes les parties de son corps. C'est pour le même motif que Dieu a donné à l'éléphant, au lieu d'un long cou, une longue trompe, et de grandes oreilles, pour chasser les mouches et les moustiques et les empêcher d'entrer dans ses yeux ou sa bouche, toujours ouverte à cause de ses dents, qui s'opposent à ce qu'il la ferme, et qui ne sont si longues que pour qu'il puisse se défendre des attaques des animaux sauvages. Quant au lièvre, il a de grandes oreilles parce que son corps est très-délicat et sa peau fine, et qu'il se garantit, au moyen de ses oreilles, tant du froid que de la chaleur.

« Bref, Dieu très-haut a donné à chaque animal les organes qu'il a su être le plus appropriés à ses besoins, ainsi qu'il l'a dit par la bouche de Moïse : « Dieu a créé chaque être ; et il lui a donné la direction nécessaire. »

« Vous êtes dans l'erreur en croyant à l'excellence de votre beauté et en vous en glorifiant, vous imaginant ainsi d'être justement nos maîtres et nous vos esclaves. La beauté de chaque espèce de créature est spéciale, elle n'est relative qu'à l'espèce elle-même, et elle est destinée à y exciter des sentiments d'affection et à favoriser la propagation de la famille. La beauté d'une espèce est indifférente à l'autre. Chaque animal aime la femelle de son espèce et est indifférent à toute autre, serait-elle bien plus belle. C'est ainsi que, même parmi les hommes, les nègres ne recherchent pas les blancs, ni les blancs les nègres. Votre beauté n'est donc que relative, et vous avez tort de vous enorgueillir à notre égard.

« Vous vous flattez faussement aussi d'avoir les sens plus parfaits que nous. Quelques animaux ont plus de perspicacité et de sensibilité. Ainsi le chameau a de grands pieds, un long cou, une

tête élevée, et toutefois il sait où mettre le pied dans la nuit la plus obscure et cheminer dans les routes les plus difficiles, tandis que vous avez besoin de torches et de lampes. Le cheval entend de loin les pas d'un voyageur, et lorsqu'il comprend que c'est un ennemi, il réveille son cavalier et le fait sauver. Si quelqu'un vient à laisser un bœuf ou un âne dans un chemin qui lui est inconnu, l'animal retourne à sa place habituelle sans jamais se tromper ; tandis que, vous autres hommes, quand vous avez l'occasion de passer par un chemin que vous avez parcouru plusieurs fois, vous êtes embarrassés et vous vous perdez souvent. Lorsque au matin on emmène des centaines de petits (agneaux ou chevreaux) au pâturage, le soir ils reconnaissent leurs mères, et leurs mères les reconnaissent ; tandis que si d'entre vous quelqu'un reste hors de sa maison et qu'il y revienne ensuite, il ne reconnaît plus ni sa mère, ni sa sœur, ni son père, ni son frère.

« Si vous étiez raisonnables, vous ne tireriez pas vanité des choses que Dieu vous a départies par l'effet de sa bonté et de son affection ; car les gens sages et intelligents ne se glorifient que de ce qu'ils ont acquis à force de peine et de travail, et de ce qu'ils ont appris des sciences spirituelles et morales par leurs études et leurs efforts. Vous n'avez donc pas à vous croire supérieurs à nous ; c'est seulement de votre part une prétention dénuée de preuves, et c'est une querelle dépourvue de motifs que vous nous cherchez. »

CHAPITRE IV. – *Plaintes de chaque animal en particulier à l'égard de l'homme.*

Alors le roi se tourna du côté des hommes et leur dit : « Vous venez d'entendre la réponse des animaux ; c'est à votre tour de parler, si vous avez encore quelque chose à dire. – Nous avons, répondirent les hommes, bien d'autres preuves pour appuyer notre prétention à leur sujet. Quelques uns ont trait à leur vente et à leur achat, à ce que nous leur donnons à manger et à boire, à ce que nous les couvrons, à ce que nous les garantissons du froid et du chaud, fermant les yeux sur leurs fautes ; que nous les mettons à l'abri des attaques des bêtes féroces ; que nous avons soin, lorsqu'ils sont malades, de les médicamenter et de les traiter avec la plus grande compassion. Nous agissons, en cela, comme les maîtres qui traitent avec bonté et affection leurs esclaves. »

« Il est vrai, répondit l'orateur des animaux, que les hommes nous achètent et nous vendent ; mais ils agissent ainsi à l'égard d'eux-mêmes. Ainsi, lorsque les Persans remportent la victoire sur les Grecs, ils les vendent ; et lorsque ce sont les Grecs qui sont victorieux, ils agissent de même envers les Persans. Les habitants de

l'Inde traitent de la même manière ceux du Sînde, et ceux du Sînde ceux de l'Inde ; les Arabes traitent ainsi les Turcs, et les Turcs les Arabes. En un mot, lorsqu'un potentat défait son ennemi, il en considère les sujets comme ses esclaves, et il les vend. Peut-on donc savoir quel est en réalité le maître et quel est l'esclave ? Ces différentes phases dépendent des astres, ainsi que Dieu l'a dit : « Nous changeons tour à tour les temps pour les hommes. » Et en effet, les hommes intelligents comprennent parfaitement cela.

« Quant à ce que le préopinant a dit que les hommes nous font manger et boire et nous rendent d'autres services, il est nécessaire de faire observer que leur conduite à ce sujet n'a pas lieu par un effet de bonté ou d'affection de leur part, mais dans la crainte d'éprouver un préjudice pour eux-mêmes si nous mourrions, comme de ne plus pouvoir monter sur nous, nous charger de fardeaux et nous employer à d'autres labeurs. »

Après ce discours, chacun des animaux se plaint individuellement au roi de la tyrannie particulière des hommes à son égard. Ainsi l'âne dit : « Dès l'instant que nous tombons au pouvoir des hommes, ils chargent notre dos des choses les plus lourdes, telles que pierres, briques, fer, bois, etc., ce qui rend notre marche des plus pénibles ; et cependant ils arment leurs mains de bâtons et de fouets, dont ils ne cessent de nous frapper le dos. Pourquoi venir donc parler de compassion et de bonté, comme l'a fait cet homme ? »

« Quand nous sommes en la possession de l'homme, dit à son tour le bœuf, on nous attache à la charrue, à la meule de moulin ou à la presse à huile ; on met à notre bouche un mors, on nous bande les yeux et, non contents de cela, on nous frappe, avec des fouets et des bâtons, le dos et la tête. »

« Que de souffrances ne nous font pas endurer les hommes ! dit à son tour la chèvre. Ils enlèvent nos petits à leurs mères, afin d'allaiter leurs enfants de leur lait ; ils leur lient les pattes de devant et de derrière et les portent à la boucherie, malgré les cris et les gémissements de ces malheureux. Là, bien loin de leur donner à manger et à boire, on les tue ; on les écorche, on leur fend le ventre, on leur brise la tête, on leur arrache le foie ; puis on les porte aux boutiques des bouchers, on les met en pièces, on les embroche pour les faire rôtir, ou on les met au four. Nous sommes témoins de ces horribles souffrances, mais nous n'osons ouvrir la bouche, et nous gardons le silence. »

« Quand les hommes nous ont en leur possession, dit ensuite le chameau, ils font entrer dans nos narines une cordelette au moyen de laquelle ils nous conduisent. On place sur notre dos les fardeaux les plus lourds, et on nous fait marcher dans les ténèbres

de la nuit au milieu des collines et des montagnes. Par l'effet des cahots des *kajâma*⁸, nos dos sont écorchés, et la plante de nos pieds est blessée par les pierres. On nous emmène où l'on veut, malgré nous, nous malheureux, bien que nous soyons affamés et altérés. »

« Quant à nous, dit à son tour l'éléphant, les hommes nous jettent au cou des cordes et mettent des entraves à nos pieds, et le cornac, de sa baguette de fer, nous frappe à droite et à gauche et sur la tête. »

Puis le cheval prit la parole et dit : « Dès l'instant que les hommes peuvent s'emparer de nous, ils mettent une bride à notre bouche, une selle sur notre dos ; ils nous entourent les reins d'une étroite ceinture, ils nous couvrent même quelquefois d'une armure de fer et nous montent ensuite pour aller combattre. Affamés et altérés, les yeux pleins de poussière, nous allons au combat ; nous recevons des coups d'épée sur nos têtes, des coups de lance et des flèches sur notre corps, et nous nageons dans une rivière de sang. »

« Pour nous, dit le mulet, nous supportons aussi toute espèce de vexations. On met des cordes à nos pieds, des brides et des mors à nos bouches. On ne nous laisse pas un instant pour aller trouver nos femelles. Les palefreniers et les domestiques mettent des bâts sur nos dos, et les mains armées de bâtons et de fouets, ils nous en frappent la tête et le corps ; de plus, ils nous disent les injures les plus grossières qui leur viennent à la bouche. Que toutes ces injures retombent sur eux et sur leurs maîtres, car ils les méritent bien.

« Si le roi veut considérer toute leur folie et leur sottise et les paroles impures qu'ils disent, il se convaincra que la malice de tout le monde, ainsi que son ignorance, converge en eux ; mais il ne peut s'en faire une idée. Ils n'écourent jamais les recommandations et les avis de Dieu et du prophète, bien qu'ils lisent les versets suivants : « Si vous désirez le pardon de votre Dieu, pardonnez aux autres. – O Mahomet ! dis aux croyants de pardonner les fautes des infidèles⁹. – Tous les animaux qui rampent ou qui marchent sur la terre, comme ceux qui volent dans l'air, forment des communautés comme vous. – Lorsque vous montez sur les chameaux, souvenez-vous des bienfaits de votre Dieu et dites : Louange à Dieu, qui nous a soumis un tel animal que nous n'aurions pu soumettre. Nous retournerons à Dieu. »

Quand le mulet eut terminé son discours, le chameau dit au pourceau : « Expose aussi tes griefs devant ce roi, modèle de justice, dans l'espoir que dans sa bienveillance et sa compassion il délivre

⁸ Synonyme de l'arabe *bandah*, qui est le nom qu'on donne aux paniers qu'on place sur le dos des chameaux.

⁹ A la lettre : « de ceux qui n'espèrent point dans les jours de Dieu. »

des mains des hommes ceux d'entre nous qui sont devenus leurs esclaves ; car votre communauté est aussi herbivore. – Non, dit un homme savant, le pourceau n'est pas herbivore, mais carnivore. Ne sais-tu donc pas que ses dents sortent en dehors de sa bouche et qu'il mange les corps morts ? – Non, dit un autre, le pourceau est herbivore, car il a le pied fourchu et il mange de l'herbe. – Il est à la fois, dit un troisième, herbivore et carnivore, et il est pareil au caméléopard, qui participe à la nature du bœuf, du chameau et du léopard, et à l'autruche, qui réunit en son corps la forme de l'oiseau et celle du chameau. »

« Je ne sais que dire, répondit le pourceau au chameau, ni de qui me plaindre. Les opinions sont diverses à notre sujet. Les Musulmans nous considèrent comme impurs et maudits ; ils trouvent notre forme détestable et notre chair dégoûtante, et ils évitent même de faire mention de nous. Les Grecs, au contraire, mangent avec avidité notre chair ; ils nous considèrent comme bénis et propres à être offerts en sacrifice. Les juifs nous détestent et nous traitent en ennemis : ils nous accablent d'injures et nous maudissent sans motif, parce qu'ils haïssent les chrétiens et les Grecs. Les Arméniens nous mettent à l'égal du bœuf et du chevreau, et au-dessus d'eux quant à la graisse, à la chair et à la fécondité. Les médecins grecs emploient souvent notre graisse dans leurs médecines et la conservent pour cet usage. Les bergers et les palefreniers nous tiennent auprès de leurs animaux domestiques et de leurs chevaux, soit dans les étables et les écuries, soit dans les champs, parce que par là ces animaux sont préservés de beaucoup de calamités. Les sorciers et les magiciens couvrent de notre peau leurs livres et leurs formules. Les bottiers et les cordonniers aiment à se servir des poils de notre bouche pour leur ouvrage : aussi nous les arrachent-ils avec empressement. Tu vois donc que nous sommes fort embarrassés de savoir qui louer et qui blâmer à notre sujet. »

Quand le pourceau eut fini de parler, l'âne regarda du côté du lièvre, qui se tenait auprès du chameau, et il lui dit : « Développe devant le roi tout ce que les hommes font souffrir à ta communauté, dans l'espoir que Sa Majesté éprouve de la compassion envers nous et nous délivre de leurs mains. – Nous vivons loin des hommes, dit le lièvre ; nous fuyons les endroits qu'ils habitent et nous demeurons dans les grottes et les bois, et ainsi nous sommes à l'abri de leur tyrannie ; mais nous sommes tourmentés à l'excès par les chiens et les autres animaux de chasse, qui aident les hommes pour se saisir de nous et viennent nous chercher dans nos retraites. Il en est de même des bœufs, des chameaux, des chèvres et autres animaux comme nous qui, eux

aussi, se réfugient dans les montagnes, et que les hommes font poursuivre de la même manière. On peut, à la vérité, ajouta le lièvre, excuser le chien de chasse, car son secours est nécessaire à l'homme, et d'ailleurs il aime notre chair. Il n'est pas de notre espèce, car il est carnivore ; mais comment se fait-il que le cheval, qui est herbivore et qui ne mange pas notre chair, aide aussi l'homme contre nous, si ce n'est par l'effet de sa stupidité et de sa sottise ? »

[À suivre]

• LIBRES DESTINATIONS

Karl Nernsts Wanderung durch Rügen, *Voyage de Charles Nernst dans l'île de Rügen*, publié par L. Théoboul Kosegart. Düsseldorf, 1800.



CETTE description d'un petit pays peu connu, en donne une idée exacte, et l'auteur a joint à l'intérêt de son voyage un abrégé de l'Histoire de l'île et de ses habitants, de leurs princes, de leur ancienne religion, suivi de tous les détails nécessaires, géographiques et statistiques.

L'île et principauté de Rügen est la province la plus septentrionale de l'Allemagne, située au Nord-est de la Poméranie,

dans la mer Baltique, vis-à-vis Stralsund. Séparée du reste de l'empire, elle est gouvernée selon ses propres lois et privilèges, sous la domination du roi de Suède, qui la tient en fief de l'empereur d'Allemagne.

Elle est si fertile en bled [*sic*], qu'on la surnomme le grenier de Stralsund ; on en tire aussi beaucoup de cheaux, de bœufs, de brebis et de grosses oies. Ses hautes montagnes, la multitude de détroits, de baies, de golfes, de presqu'îles que l'on y rencontre, présentent au voyageur un local aussi varié qu'agréable, au botaniste et au physicien des objets curieux de recherches, par la quantité d'espèces de plantes, de terres métalliques, d'eaux thermales et d'animaux qui s'y trouvent ; et les mœurs encore simples et bonnes des habitants intéressent l'observateur.



Caspar David Friedrich, *Hütte mit Ziehbrunnen auf Rügen*, um 1802.

Selon Tacite, la première peuplade qui aborda cette île, fut une colonie de Rugiens venus de la Poméranie ultérieure, et qui donnèrent le nom de Rügen à leur nouvelle patrie. Au commencement du sixième siècle, une émigration de Venèdes et de Slaves vint se mêler aux premiers habitants, si peu nombreux alors, qu'ils prirent bientôt les usages, les mœurs et même la religion des derniers venus. Les mœurs de ces peuples étaient celles de toutes les nations encore barbares. Ils ne respiraient que la liberté, étaient pleins de bravoure ; et ne connaissaient que le droit du plus fort ; ils punissaient de mort le voleur, et trouvaient tout simple que leurs chefs exerçassent la piraterie. Généralement hospitaliers, ils n'étaient perfides et traîtres qu'envers les chrétiens qu'ils haïssaient. La dime du pillage le légitimait. Ils n'avaient de récréation et d'exercices que la chasse, la guerre, et bornaient là toutes leurs

jouissances. Ignorant absolument les arts, ils n'avaient pas même l'idée de l'agriculture. Deux villes, ou places fortes, Arkon et Charenza, leur servaient de refuge contre les attaques de leurs ennemis ; mais, hors de là, détestant toute sorte de contrainte, ils vivaient dans la campagne, se nourrissant de leur chasse.

Longtemps les Rugiens, gouvernés par leurs propres princes, avaient résisté à toutes les tentatives des Danois pour les soumettre ; mais Ratze, dernier roi payen de l'île, étant mort au milieu du douzième siècle, Waldemar I^{er}, monarque danois, et Heni, duc de Saxe, saisirent ce moment pour tenter de nouveaux efforts. Secondés des sages directions de l'évêque Absalon, favorisés par les intelligences que le ministre danois, homme habile, avait su leur procurer dans le pays, ils hasardèrent une nouvelle descente : quoique rendues inexpugnables par la nature, les deux seules places fortes de l'île furent prises ; et avec Arkon, siège principal du culte, tomba le paganisme de ces peuples. Les deux vainqueurs se partagèrent, non sans querelle le pays. Absalon, et Berno, évêque de Schwerin, prirent le gouvernement ecclésiastique de douze églises qu'ils établirent ; et Tetzlaf, fils aîné du feu roi, ne conserva le gouvernement de ses états que comme fief du Danemark, et sous le titre de Prince d'Empire et de Prince danois.

Tetzlaf embrassa la religion chrétienne ; mais son caractère ne put se plier au point de flatter ses vainqueurs, et il termina malheureusement sa vie. Jaromar, son frère cadet, plus politique, plus souple, plus sage, ou chrétien plus zélé, lui succéda, fonda beaucoup de monastères ; propagea, par tous les moyens possibles, la nouvelle religion, attira des artisans, des cultivateurs, des artistes étrangers, des colons, Saxons et Danois ; ce qui produisit d'heureux effets pour la civilisation des indigènes. Bientôt, par les soins de ce prince, l'île fut coupée en divers sens de chemins commodes et sûrs. Des décombres de Charenza sortit la petite ville de Garz, construite à la manière des villes allemandes ; et Bergen, Ginst et Sagard devinrent, et sont encore, des endroits florissants. Ne se bornant point à l'île de Rügen, Jaromar posa aussi les fondements de Stralsund ; mais les démêlés qui s'élevèrent entre Bogislow, duc de Poméranie, et lui, arrêtèrent cette entreprise.

Mécontent de la fidélité et de l'attachement que montrait Jaromar à la couronne de Danemark, et d'un nouveau traité qui les cimentait, Bogislow, soutenu par l'empereur Frédéric I^{er}, fit une incursion à main armée dans l'île de Rügen. La guerre fut sanglante ; mais le duc de Poméranie fut défait et tué. Jaromar prit la tutelle des enfants de ce duc, et la régence de la Poméranie. Il espérait jouir, dans une glorieuse tranquillité, des fruits de sa victoire, quand sa mort vint déranger d'aussi sages projets en 1218.

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Documents d'Occident

- Marie-Madeleine Davy, « Orient-Occident », 1958.
- Ruysbroeck, « Les amis secrets et les enfants mystérieux », extrait de *Rusbrock [sic] l'admirable*, traduit par Ernest Hello, Paris, Paris, 1869.
- Auguste Jundt, « La langue de l'Ami de Dieu de l'Oberland », extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879.
- Jacob Bœhme, chapitre premier de *La Triple vie de l'homme* (suite) & Lettre à Abraham von Sommerfeld et Falckenheim (extrait), 1620.
- « Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) » (suite), par A. Matter, Paris, 1862.

Documents d'Orient

- « Les animaux », Garcin de Tassy, extrait de l'ouvrage arabe intitulé : *Cadeau des frères de la Pureté (Tuhfat ikwân issafâ)* (suite).

Libres destinations

- *Voyage de Charles Nernst dans l'île de Rügen*, publié par L. Théoboul Kosegart. Düsseldorf, 1800.

Publications

- Saeb Eigner, *L'art du Moyen-Orient*, 2010. Cf. Supplément aux *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n°30.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2011